

épuisé par ses passions. L'éducation de ses
père et mère, qui trouva dans sa pa-
tie toute les soins et tous les égards de

LES DEUX CAGES.

receut celle, et les épreuves de sa figure, la
furent souvent redoublées, mais elle ne souffrit
jamais qu'on lui donnât d'autre nom que ce-

La richesse et l'élégance sont souvent moins propices au bonheur, que l'obscur simplicité; et comme le dit très-bien l'aimable Collin d'Harleville dans sa comédie intitulée le *Vieux Célibataire*:

... Souvent dans la loge, on rit plus qu'au premier.
Charlotte, fille de madame Darlemont, se plaisait à élever et à soigner des oiseaux de toute espèce; elle y donnait tout son temps, y mettait tout son plaisir. Aimant le luxe et très-recherchée dans tout ce qu'elle faisait, elle avait fait construire une cage magnifique, dont les bois étaient dorés, les bâtons en acajou, et les vases de porcelaine: chacun admirait ce petit chef-d'œuvre. Charlotte, fière et satisfaite de toutes les félicitations qu'elle recevait, et voulant que cette belle

cage ne fût occupée que par des oiseaux dignes d'un aussi beau séjour, n'y admettait que les plus rares, tels que les serins des Canaries, les bouvreuils du Canada, les fauvettes de Cayenne, les linottes du Brésil; enfin, tout ce qui pouvait étonner et coûter le plus. La manie du maître devient souvent celle des gens attachés à son service. Leur ordonne-t-il une chose nouvelle, ils s'empres- sent de la copier pour eux; leur deman- de-t-il quelque chose, ils ne la donnent ja- mais qu'après en avoir pris le modèle; en un mot, l'inférieur est presque toujours le singe de son supérieur.

Anne, l'une des filles du portier de l'hôtel, qui souvent avait été témoin de la manie de sa jeune maîtresse, avait insensiblement pris les mêmes goûts; mais ne pouvant donner dans le faste, elle se contentait d'une forte cage d'osier, dont les bâtons de sureau et les petits pots de terre brute faisaient tout l'orne- ment. Elle y réunissait les oiseaux les plus communs, tels que pierrots, chardonnerets, li- nottes et autres de cette espèce.

Nos

Nos deux jeunes naturalistes trouvaient, chacune dans son genre, des plaisirs qui d'abord les captivèrent long-temps, et prirent tous leurs instans de loisir; mais bientôt le manque de soins apporta une grande différence dans le sort et la prospérité des deux volières. Charlotte, entraînée continuellement dans le tourbillon du grand monde, y passant quelquefois une partie de la nuit, et par conséquent ne pouvant se lever que très-tard, négligea la famille infortunée que renfermait sa cage riche et brillante. Peu à peu les oiseaux les plus rares périrent, presque tous tombèrent d'inanition sur les beaux vases de porcelaine qui, la plupart du temps, ne contenaient que de l'eau corrompue et des graines avariées. Jamais aucune espèce n'avait pu s'accoupler; jamais Charlotte n'avait eu la jouissance de voir dans cette belle cage se former un nid, couvrir des œufs, éclore des petits: on eût dit que l'élégance et la richesse de cette superbe prison en avaient chassé le bonheur et la fécondité.

Anne

Anne, au contraire, qui, dès l'aube du jour, prodiguait aux habitans de la simple cage d'osier, les soins les plus tendres et les plus multipliés, les voyait chaque matin plus beaux et plus joyeux: leurs chants variés retentissaient dans tout l'hôtel. Chaque printemps, elle voyait se former plusieurs nichées qui, toutes fécondes, avaient tellement augmenté la grande famille, qu'Anne avait été obligée d'agrandir leur demeure, en adaptant une seconde cage d'osier à la première, ce qui formait un espace assez grand, pour contenir plus de vingt couples assortis de différens oiseaux. On y remarquait surtout deux des serins de Charlotte, qu'Anne lui avait demandés, lorsqu'ils étaient expirans. La beauté de leur plumage et l'ivresse de leur gazouillement annonçaient qu'ils étaient plus heureux sur des bâtons de sureau et dans la simple loge du portier, que dans le riche appartement du premier, sous le grillage doré et sur les bâtons d'acajou, où ils manquaient presque toujours d'eau, d'air et de nourriture.

Char-

Charlotte, jalouse de ce que la volière de la jeune Anne prospérait autant que la sienne s'appauvriissait, se plaignit un jour à sa mère du bruit que faisaient, dès l'aube du jour, les nombreux oiseaux de la fille du portier. Elle voulut même exiger qu'on la séparât de son heureuse famille. «Puisqu'elle trouble votre repos, lui dit madame Darlemont qui pénétrait le motif de sa fille, il est juste qu'elle transfère ailleurs sa peuplade chérie. Mais comme les soins qu'elle lui prodigue ont fixé mon attention, et que sa volière fait les seules délices de sa vie, je vais faire préparer dans les greniers de l'hôtel un lieu commode et assez spacieux, pour contenir non seulement tous les oiseaux qu'elle possède, mais encore ceux qui, dans votre riche et superbe volière, périssent faute de soins.»

Dès de lendemain tout fut exécuté; l'heureuse et sensible Anne se trouva à la tête d'une volière nombreuse, où bientôt chaque espèce se renouvelant et trouvant une nourriture

riture analogue à ses goûts, offrit la réunion la plus riche et la plus variée.

Charlotte, convaincue alors que le faste et l'étalage étaient loin de valoir les soins et la prévoyance, avoua que sa mère avait bien fait de confier le reste de ses oiseaux les plus rares à la jeune Anne; et, loin de se laisser entraîner à des mouvemens jaloux, elle voulut partager les soins de la jeune portière, et faire avec elle l'apprentissage de la patience et du travail qu'exigeait une pareille entreprise.

Mais son genre de vie et ses occupations ne lui permirent pas d'exécuter ce plan; la volière, pour ainsi dire recréée, se trouvait soignée par Anne, lors même que Charlotte sommeillait encore. Aussi était-elle loin d'avoir les mêmes jouissances que la fille du portier. Dès qu'elle entrait dans la volière, tous les oiseaux fuyaient effarés, se cachaient partout où ils trouvaient place; à leurs chants joyeux succédaient les cris de la frayeur: chaque couple se désunissait, et Charlotte éprou-

éprouvait jusqu'à la douleur de voir les mères sortir de leurs nids et abandonner leurs œufs. Dès qu'au contraire Anne paraissait au milieu de ces nombreuses familles, chaque couple voltigeait autour d'elle, venait se poser sur ses épaules, sur sa tête, la becquetait en battant des ailes, et lui exprimait par ses chants sa joie et sa reconnaissance.

Charlotte, qui souvent avait été témoin de ce délicieux spectacle, résolut d'en éprouver les charmes. Un jour elle substitua le simple vêtement d'Anne au riche et élégant négligé dont elle se parait le matin; et sous cet heureux déguisement, imitant la douce voix de la jeune fille, elle s'introduisit dès le lever du soleil dans la volière; là, remplissant avec exactitude et fidélité l'emploi de celle dont elle avait emprunté le costume, elle vit tous les oiseaux s'habituer peu à peu à sa vue, finir par voltiger avec plaisir autour d'elle, et la couvrir à son tour de leurs caresses.

La joie qu'éprouva Charlotte fut inexprimable; elle lui inspira l'irrévocable résolution de

de ne confier jamais à d'autres le soin de sa volière; et pour se convaincre de toute la crainte, de toute la frayeur qu'inspiraient à ses oiseaux les riches habits sous lesquels elle les avait négligés si long-temps, elle en revêtit un jour Anne, exigeant qu'elle l'accompagnât ainsi déguisée. Dès qu'elle parut, chaque famille se sauva comme à l'aspect d'un oiseau de proie; en vain la jeune fille appelait-elle ses chers petits avec sa voix douce et caressante, tous la fuyaient, tous s'éloignaient avec frayeur. — «Oh! si jamais, dit-elle à Charlotte, vous me faites reparaitre ici sous cet épouvantail! Reprenez, reprenez votre chapeau de satin, votre riche collerette, votre robe brodée garnie de dentelle; et laissez-moi mon petit corset de nankin et ma jupe de toile de coton: ils m'ont produit eux seuls plus de bonheur, que ne pourrait jamais m'en procurer le plus riche accoutrement...» En achevant ces mots, Anne quitta les habits de Charlotte, et reparut tout-à-coup sous sa forme accoutumée. Aussitôt tous les habitans de la volière vinrent

rent fondre sur elle, et semblaient, par leurs tendres gazouillemens, expier leur méprise et la venger de leur erreur.

Dès cet instant, Charlotte s'associa pour toujours aux travaux de la bonne Anne. Chaque matin elles venaient ensemble soigner la volière qui devint aussi nombreuse que variée. Plus de bâtons d'acajou, plus de vases de porcelaine: un feuillage disposé avec soin, une eau pure et renouvelée chaque matin, des graines de toute espèce et de longues gerbes de millet, furent le seul ornement de cette riche collection d'oiseaux. On la citait dans tout le voisinage, et Charlotte en recevait sans cesse des éloges qu'elle préférait aux fastidieuses adulations d'un cercle brillant, aux applaudissemens donnés à une gavotte ou à une sonate de piano. Enfin elle fit l'expérience que le bonheur le plus durable est celui qu'on se fait soi-même, et qui, par là, se trouve à l'abri de tous les événemens.

Anne

Anne seconda Charlotte dans cet heureux système; elle passa près d'elle toute sa vie; leur attachement, fondé sur le plaisir qu'embellissait la bienfaisance, ne fut jamais altéré. Toutes les deux réunies dans la volière, sous un humble vêtement, se traitèrent insensiblement comme deux sœurs. Anne, à qui la nature avait prodigué tous ses dons, prit dans cet heureux commerce le ton et les manières de Charlotte; elle s'instruisit peu à peu, se forma par ses leçons, par ses conseils, et bientôt se rendit digne d'un mariage avantageux qui, en fixant son sort, assura celui de ses pauvres et honnêtes parens.

Charlotte ne tarda pas non plus à se marier; mais ni les devoirs d'une épouse, ni les tendres soins d'une mère, ne lui firent négliger la nombreuse volière à qui elle devait la simplicité de ses goûts, des plaisirs vrais, et la douce jouissance d'avoir fait une heureuse.